



HAL
open science

Profondeur dialogique et morphosémantique lexicale et grammaticale

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Profondeur dialogique et morphosémantique lexicale et grammaticale. L. Begioni et C. Bracquenier. Sémantiques et lexicologie des langues d'Europe - Théories, méthodes, applications, Presses Universitaires de Rennes, pp.233-257, 2012, I.S.B.N. 978-2-7535-1825-4. hal-00770349

HAL Id: hal-00770349

<https://hal.science/hal-00770349v1>

Submitted on 5 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PROFONDEUR DIALOGIQUE ET MORPHOSÉMANTIQUE LEXICALE ET GRAMMATICALE

Didier BOTTINEAU

CNRS, MoDyCo, Université Paris Ouest – Nanterre – La Défense

Les « langues » sont actuellement conçues comme des formalismes collectifs naturels et culturalisants : des appareils classificatoires des catégories et représentations des expériences du monde pour le lexique, et des constructions pour la mise en scène de topologies conceptuelles et psychologiques pour la morphosyntaxe. Cependant, il émerge actuellement un ensemble de nouveaux paradigmes (l'enactionnisme, la cognition étendue et distribuée, la biosemiosis) qui envisagent la parole comme un mode d'intervention individuelle sur le monde percevable par la phonation et la génération de perturbations acoustiques audibles et sémiotisables conformément à un protocole de sélection formelle, d'agencement et d'interprétation. L'idée est que le langage, loin d'encoder ou représenter le monde tel que nos sens le construisent déjà, permet de produire un second niveau d'expérience sémantique et psychologique, distinct du premier mais coarticulé.

Les grandes lignes de ces modèles ayant été présentées dans diverses études (Bottineau 2010 a et b), on présente dans les lignes qui suivent l'application de ces principes généraux à la sémantique lexicale : les conditions d'expérimentation du lexique par les sujets parlants qui en font l'usage jouent-elles un rôle déterminant dans la caractérisation de la sémantique lexicale *en général* et *dans une langue particulière* ? Deux aspects de l'expérience du mot au moins orientent la réponse à cette question : (i) un mot n'est pas une unité signifiante isolable renvoyant individuellement à un signifié (fût-il substantiel, représentationnel ou axé sur une valeur dans un réseau d'oppositions systémiques), mais bien un fragment de discours prononcé par soi-même ou autrui, muni d'une profondeur dialogique fédératrice (1^{ère} partie) ; (ii) un signifiant lexical n'est pas une trace objectivée mais un acte de production phonatoire et d'expérimentation sensorielle muni d'un profil précis qui, dans certains types linguistique, joue un rôle déterminant dans l'orientation de la valeur notionnelle (2^e partie : cas du lexique anglais) et de son inscription dans le réseau des relations grammaticales (3^e partie : cas de la morphologie grammaticale de l'anglais dans ses rapports avec le lexique). Sur cette base, on précise comment le mot envisagé comme geste et opérateur d'action mentale est mis en œuvre, manipulé, reprofilé, créé, pris en charge par la communauté forgeant un dialecte donné, et évalué par les regards extérieurs (4^e partie) ; et on conclut en reformulant le statut du « mot » comme acteur sémantique de nature à profilé le sens voulu par le sujet en même temps que les idéologies et mentalités de son groupe d'appartenance en prenant pour illustration le mot *langue* lui-même.

LA PROFONDEUR DIALOGIQUE DE L'UNITE LEXICALE

On conçoit habituellement un mot comme un « objet » isolable et caractérisable par sa composition propre. Dans le modèle saussurien, il s'agit de deux représentations mentales : le signifiant (« l'image acoustique » et le signifié (« concept »). Ce couple peut être mis en rapport avec une troisième entité mentale, le « référent » : la représentation d'une occurrence réelle ou imaginaire, perçue en situation ou capturée dans le discours, de portée spécifique ou générique. En utilisant le mot *langue*, on croit produire une occurrence de cette triade. Or, dans l'expérience humaine de la parole, le mot se présente rarement comme un événement isolé. Cela peut se produire avec l'interpellation (*Éponine !*), l'insulte (*idiot !*), certaines injonctions (*Entre ! Dehors !*), certaines réactions émotionnelles (*Bof ! Lol ! Ridicule !*

Délicieux ! Miam !), certaines étapes d'interactions routinières comme le jeu (*Carte ! Penalty ! Échec !*). En dehors de ces contextes, le mot est un *fragment* de la parole de quelqu'un, un *extrait* du discours de soi ou d'autrui, un *segment* d'action phonatoire et d'expérience perceptuelle et interprétative. Considérer le mot en tant qu'unité hors de ce jeu dialogique multicontextuel, c'est extraire un échantillon de son environnement dynamique à des fins d'analyse et de mesure et en modifier les propriétés constitutives par cet acte même.

- Du côté du signifiant, les langues marquent diversement cette relativité lexicale / contextes phrastiques : une langue à cas comme le latin marque par une flexion casuelle finale l'insertion du mot dans le réseau syntaxique (*amicus, amicum...*), et il n'existe pas de forme stabilisée antérieure à l'insertion (**amic-*), pas même pour l'interpellation (vocatif *amice*). Une langue comme le breton modifie la consonne initiale du mot en fonction de l'introduit grammatical qui le précède : *mamm* « mère », *ma vamm* « ma mère » ; *tad* « père », *ma zad* « mon père ». Une langue agglutinante comme l'inuktitut produit en discours des unités lexicales en combinant une racine non libre à une chaîne de suffixes grammaticaux qui en profilent le sens de manière détaillée. Dans tous ces cas, le signifiant lexical est formellement porteur de sa relativité discursive : l'idée même qu'il existe un « mot » comme catégorie commune à *tad* et *zad* n'est pas une évidence première lorsque l'on considère la réalité pratique de l'émergence et l'emploi du « mot », lequel apparaît comme une construction de linguiste. Il ne s'agit pas de nier que cette unité existe, car une démarche distributionnelle raisonnée permet en effet de la reconstruire, en l'occurrence en formalisant les règles de mutation de la consonne initiale, qui sont organisées de manière cohérente et constituent un savoir-faire épilinguistique chez les locuteurs (non explicité, non connu réflexivement, mais systématiquement mis en œuvre : Culioli 1968). Mais il s'agit d'intégrer le fait que les occurrences empiriques des formes du mot lexical sont variables, que cette variation peut être grammaticalisée et formalisée à l'écrit, ou ne pas l'être mais se manifester à l'oral (*j'veis'm'couper les'ch'feux*). Cette variation est emblématique du fait qu'un mot est avant tout une composante ajustable d'un comportement individuel coordonné et contextualisé par une source subjective, une relation intersubjective et une inscription situationnelle, à la fois matérielle et symbolique, immédiate et large. Demandons-nous donc à présent ce que devient le signifié en sémantique lexicale dès lors que cette variation est prise en compte. On considèrera l'exemple du mot *langue*.

- Du côté du signifié, définir le mot comme extrait de discours de soi ou d'autrui permet de distinguer l'occurrence (l'exemple) de la classe (l'exemplaire). Le mot-exemple, contextualisé dans un énoncé formulé par un parleur dans une situation interactionnelle et matérielle, par exemple *Ma fille a pris anglais première langue*, prend son sens local et momentané dans le réseau des relations intra- et extraverbaux où il s'inscrit en tant que comportement énonciatif (la production phonatoire) et interprétatif (la perception auditive et autre, y compris par le locuteur lui-même, réflexivement). L'inventaire des sens locaux constitutifs de la polysémie générale du mot-exemplaire s'obtient en collectant l'ensemble des interactions verbales susceptibles de faire émerger une interprétation ciblée du mot-exemple : *J'adore la langue de bœuf*, *Le visage-pâle a la langue fourchue*, *Ne sois pas mauvaise langue / Langue de vipère !*, *Les chats ont la langue râpeuse*, *Nous avons pris langue*, *Un tombolo est une langue de sable reliant une île au continent / Le sillon de Talbert est une langue de galets à la jonction des estuaires du Trieux et du Jaudy*. Chacun de ces exemples mobilise une acception contextuelle : l'organe vivant chez l'homme ou l'animal, l'aliment, l'organe actif comme symbole de la parole dans son aptitude à révéler l'état d'esprit d'un individu, l'organe comme dénomination métonymique de l'ensemble de pratiques constitutif d'un système de parole comme le « français », la langue comme « matière » ou discipline scolaire, la langue comme avancée géographique. À cela s'ajoutent des acceptions expertes récentes, telles que l'opposition *langue / parole* chez Saussure ou *langue / discours* chez Guillaume : *La langue*

est un fait social (? *Le français est un fait social*) ; *La langue est le niveau de la représentation et le discours celui de l'expression* (psychomécanique du langage). Chaque énoncé illustratif focalise l'attention interprétante sur l'une des valeurs d'exemple à l'exclusion des autres, qui peut-être sont secondairement activées dans une sorte d'arrière-plan mental mémoriel, mais cela ne va pas de soi : rares sont les sujets interrogés qui admettent avoir jamais envisagé consciemment l'existence d'un rapport entre la langue comme organe et la langue comme discipline scolaire ; et la reconnaissance de ce rapport n'est nullement nécessaire pour le bon fonctionnement des mots-exemples dans les énoncés respectifs.

Le mot *langue* n'apparaît presque jamais isolément : il n'existe pas de situation d'interaction verbale spontanée où l'on s'exclame *Langue !* en guise d'interjection, de réponse à un stimulus émotionnel, d'injure, d'injonction, d'exécution de routine ludique, etc. Tout au plus entendra-t-on *Langue(s)* (?) en guise de question elliptique lors d'entrevues ou dans des documents administratifs où l'on décline ses compétences. En revanche, il est possible d'amener l'attention interprétative à réaliser une *synthèse des valeurs d'exemples mémorisées dans leur diversité* en faisant du signifiant *langue* un emploi dans un contexte thématique qui, justement, soulève la question du rapport *exemple / exemplaire*, exactement comme le fait le titre du colloque : *Fabriques de la langue* pluralise de manière inattendue le mot *fabrique*, d'usage assez récent en sciences du langage (cf. le colloque *La fabrique du signe*, Toulouse, IRPALL, 12-13 octobre 2006, et la même année le numéro 28/2 de la revue *Histoire Épistémologie Langage* intitulé *Hyperlangues et fabriques de la langue* par Auroux et Mazière) ; et *la langue* singularise de manière inattendue un terme que l'on attendait dans sa diversité quantitative (*la fabrique des langues*) et/ou qualitative (*la fabrique du langage et des langues par la parole*). En ce qui me concerne, la première lecture du titre du colloque a suscité une interrogation sur le sens de *fabriques* et de *la langue* en réaction à la construction atypique qui les conjoint : ce titre a agi de manière performative sur le mot *langue* lui-même, activant la problématique qu'il thématise. Ce processus s'observe régulièrement en acquisition de la langue maternelle¹.

Lorsque qu'un linguiste modélise l'invariant sémantique du mot lexical, il regroupe les valeurs-exemples et produit une synthèse de traits hétérogènes mais cohérents, que Culioli (1981 / 1990) nomme la *notion*, en insistant sur la dimension matérielle et abstraite, symbolique et culturelle des éléments impliqués. La sémantique cognitive y voit une catégorie munie d'un centre auquel diverses valeurs sont adjoignables par divers processus cognitifs *individuels* et empruntés à la psychologie (la métaphore, le transfert inter-domaines, l'intégration conceptuelle, le fenêtrage attentionnel).

Si l'on prend en compte la profondeur dialogique des sources énonciatives des valeurs extraites des discours, on précise que cette diversité des effets de sens s'explore à travers l'expérience des interactions verbales hétérogènes qui la vectorisent, lesquelles rendent non-nécessaire l'hypothèse d'un invariant fédérateur initial et la dérivation des valeurs réputées périphériques à partir d'une primitive. Cette synthèse est provoquée *a posteriori* par la

¹ Comme dans l'anecdote suivante : un grand-père, retardé par des embouteillages, manifeste son exaspération. Sa petite fille de deux ans s'exclame : *Sélebodel !* Elle a simplement reproduit ce qui pour elle est une interjection motivée par l'exaspération, qu'elle a reconnue et partagée par empathie. Le grand-père reconnaît le modèle adulte *C'est le bordel !*, manifeste son étonnement, répète le mot incriminé en le recontextualisant, le constitue en objet, le recharge sémantiquement en le manipulant et en manifestant un intérêt inattendu pour l'enfant, qui reçoit par la même une récompense émotionnelle de nature à susciter l'envie de retester la chose. L'acquisition de la langue passe par de tels enchaînements vertueux de malentendus et de renégociations involontaires où se jouent l'émotion et l'affect.

thématisation du mot dans un contexte saillant, voire anormal ; à la limite, la notion naît par appropriation réflexive à l'instant même où l'on s'interroge sur son existence².

On aboutit donc à une sorte d'aporie : la cohérence notionnelle du sens lexical suggère que sa formation a fait l'objet d'une démarche psychologique cohérente par le sujet qui fait l'expérience individuelle du monde physique par sa motricité et sa perception multimodale, mais l'expérience des interactions verbales tend à supplanter le rapport individuel sujet / monde et livre les valeurs concernées à travers un tissu dialogique qui rend inutile, voire impossible, le modèle d'expérience personnelle par lequel ces représentations seraient susceptibles de se former. En cela, la parole, l'ensemble des interactions verbales, incrustent dans l'environnement sensible des processus qui sont « interprétables », sémiotisables comme des modèles d'organisation psycho-sémantique du lexique qui pourraient correspondre à ce à quoi on aboutirait si on vivait personnellement l'ensemble des expériences relayées par les discours correspondants. La parole, en tant qu'intervention corporelle perturbatrice dans le monde dont les corps eux-mêmes, est un vecteur distribué de la cognition et, étayée par sa profondeur dialogique, elle simule des architectures sémantiques acceptées par les sujets parce que ressenties comme cohérentes et conformes aux fonctionnements subjectifs : ces contrefaçons réussies sont indétectables.

Par exemple, la cohérence affichée par le mot *langue* ne correspond pas à une représentation produite dans sa globalité par chacun des sujets usagers du terme. Cette cohérence se manifeste de manière dispersée au gré des interactions verbales où chaque participant peut faire évoluer le réseau en apportant sa petite contribution personnelle, souvent conformiste, parfois originale, comme dans cette plaisanterie personnelle : *l'anglais est une langue perfide ; le français, une langue fourchue, l'arabe, une langue râpeuse*. « râpeuse » se dit normalement de la langue du chat ou de la girafe et évoque une sensation tactile, sans réinvestissement symbolique particulier autre que le déplaisir de la friction ; « fourchu » se dit de la langue sifflante du serpent, avec comme connotation possible la duplicité malveillante – cf. Kââ dans *Le Livre de la Jungle* – et la projection anthropomorphique ; « perfide » se dit d'Albion et d'une mentalité collective que l'on croit retrouver dans la parole des individus concernés ; et la boutade réalise une intégration conceptuelle en faisant converger les propriétés de trois acceptions hétérogènes sur un support unifiant, les « langues » en tant qu'ensembles de pratiques formelles régulées, avec les effets synesthésiques que cela induit.

Le linguiste (l'écrivain, le poète, l'humoriste, le philosophe, le psychanalyste, l'avocat, le politique...) peut ainsi par sa démarche susciter une prise de conscience synthétique de la cohérence sémantique des usages collectifs et en inférer (à tort ?) qu'elle est emblématique de la cohérence de processus mentaux individuels. Pour que les interactions verbales constatées soient effectivement produisibles et intelligibles, il suffit que chaque individu réalise des contributions conformes ou déviantes selon des modalités elles-mêmes régulées et identifiables. Chaque occurrence renouvelée du mot *langue* est à la fois analogue aux précédentes et/ou décalée selon un processus subjectif socialement régulé mis en œuvre dans l'interaction. La somme de ces rapports fournit une « représentation », un modèle cumulatif correspondant à la connaissance de la sémantique lexicale que l'on acquiert en participant à toutes les interactions, ce que tente de faire le linguiste en se munissant de corpus³. Les sujets,

² Le rapport phénoménologique à l'écrit, par la lecture comme par l'écriture et leur apprentissage, joue un rôle moteur dans ce processus en confrontant l'expérient à une manifestation discontinuiste de la parole – les mots écrits sont séparés et posés comme unités robustes et stabilisées, en contraste avec le continuum flexible de l'oralité fugace ; le sens du mot écrit connaît le même effet de figement, avec les conséquences que cela implique pour l'accès à la connaissance (Goody 1979).

³ Il est extrêmement difficile de constituer et d'annoter des corpus conçus de manière à fournir des réponses aux questions ici soulevées. Il faut pour cela de l'interaction verbale spontanée, enregistrée et filmée (avec les mimiques, la cogestualité, les contacts visuels), idéalement selon plusieurs personnes phénoménologiques (la 3^e comme observateur extérieur, mais aussi la 1^e et la 2^e comme participants dialogaux : que voit le locuteur quand

eux, forment des notions personnelles en participant dans leur expérience relative, sous leur angle d'attaque social psychosocial, leur propre version de la notion, et par leur engagement verbal, ils contribuent personnellement à la faire évoluer en recourant aux mêmes processus de « fabrication » que les autres participants dans la communauté. *In fine*, la somme totale des contributions, regroupées par le linguiste, fournit une simulation non réaliste, mais plausible, d'une dynamique cognitive pseudo-individuelle que nul n'a personnellement centralisée. Chaque locuteur s'engage comme joueur de la partie collective de parole dans un rôle déterminé, et aucun ne totalise à lui seul une représentation complète de *l'esprit de l'équipe*, exactement comme dans les vols d'étourneaux aucun oiseau n'intériorise un modèle cognitif de sa position dans la dynamique du groupe.

On considère donc le mot comme une « madeleine sociale » : un acte de réminiscence suscitée par une action intentionnelle, une clé vocale permettant l'activation d'un processus cognitif de nature biosémiotique (Hoffmeyer 2008). On formule la chose de manière binariste en séparant le « corps » de « l'esprit » parce que la phraséologie disponible oriente continuellement le propos dans ce sens (Keller 2006, Bottineau 2010b), mais on considère que les processus biomécaniquement incarnés et cognitifs ne font qu'un, et que le signal, la sensorimotricité et la neuromotricité sont des manifestations distribuées (sur « le monde », « le corps » et « le cerveau ») d'une dynamique d'ensemble, « la cognition », elle-même non localisable (Cowley 2009). Par « madeleine », on veut dire, par analogie avec la madeleine proustienne, une expérience perceptuelle capable de provoquer un acte de réminiscence. En l'occurrence, la perception est obtenue par un acte moteur phonatoire : la madeleine est fabriquée en temps réel pour les besoins de la réminiscence intentionnelle à susciter, la récupération d'éléments de sens extraits des discours-source munis d'exemplaires homologues (Lavie 2008), par sondage dialogique. En tant que geste phonatoire, elle est conforme à un modèle de pratique collective et normée : elle est « sociale ». L'effet « magdalénien » résulte de la répétition : chaque occurrence du mot rappelle les conditions discursives et interactionnelles dont ses occurrences antérieures ont déjà été un fragment (exactement comme la madeleine rappelle l'expérience située de sa consommation précédente). Le contenu de la réminiscence est non nécessaire en matière de référence à des objets⁴ et son unité se construit à travers l'extraction dialogique d'effets de sens dans les discours où le signifiant se présente. Lors du réemploi du mot, l'unité lexicale convoque la partie du réseau sémantique qui est réactivée par le contexte discursif : *appartement à louer* (< latin *locare*) vs *Loué soit le Seigneur* (< *laudare*) ; la polysémie potentielle du mot de « langue » décontextualisé (l'entrée du dictionnaire), ou même l'homonymie liant plusieurs entrées, est normalement résolue en discours, sauf accident (*On ne met jamais trop d'eau dans un réacteur nucléaire !* – constat ou prescription, selon la prosodie de l'exclamation) ou fabrication ludique (*Dieu soit loué, et s'il est à vendre, achète, c'est une affaire qui monte : loué* est pris au sens de « louange », activé par *Dieu*, mais ensuite *achète* force la réinterprétation du souvenir de *loué* comme « louage »).

L'interprétation de ce genre d'énoncé se solde généralement soit par un échec dû à l'incompréhension, soit par un éclat de rire. Or le rire est un spasme périodique qui mobilise fortement la motricité musculaire, consomme beaucoup d'énergie, et mobilise la proprioception au point de supplanter toute possibilité de production langagière exophasique (par la parole) ou endophasique (par la pensée) : le premier effet du rire est de bloquer la

il parle, quels événements l'allocutaire lui renvoie-t-il, etc.). Sans ces éléments, un corpus écrit ou oral transcrit capture des indicateurs partiels et transduits de certains faits systémiques et comportementaux, mais il ne permet pas de constituer l'expérience qui fonde la cohérence du processus interactionnel.

⁴ Pour Saussure, l'arbitraire du signe, ou du rapport signifiant / signifié, signifie le caractère non déterministe de la relation sens / forme, comme l'indique la variation interlinguistique des désignations lexicales du concept d'*arbre* : anglais *tree*, allemand *Baum*, russe *derevo*.

parole sous toutes ses formes. Il survient dans des situations critiques (au sens nucléaire du terme) où l'interprétation est mise à mal par la soudaine prolifération en chaîne de directions sémiotiques conflictuelles incontrôlables : ici *louer* 1 vs *louer* 2, mais aussi la maladresse apparente d'un locuteur qui feint de confondre deux acceptions, révélant en réalité son adresse métalinguistique, sa duplicité, et éventuellement son désir d'introduire un élément perturbateur dans une interaction verbale régulée ; l'interprétant ne peut poursuivre toutes les implications à la fois, surtout si leurs étapes intermédiaires commencent à influencer réciproquement leurs conduites respectives. Le rire contagieux résout la crise en interrompant tout calcul et en suspendant l'interaction, et il permet sa réinitialisation sur des bases sémantiquement et émotionnellement assainies. Son utilisation suggère que la parole est un des moteurs corporels de la cognition parmi bien d'autres, qu'un dérapage de la direction verbale de l'idéation est possible, et qu'il existe des vecteurs corporels non verbaux de la cognition capable d'interventions de secours.

L'interprétation du lexique varie en contexte selon les régions du réseau notionnel qui sont activées, et on peut forcer intentionnellement cette variation en temps réel par le jeu de modulations contextuelles comme dans l'exemple qui précède. Soit les questions suivantes, bien connues : *De quelle couleur est la neige ? – Blanche. Et qu'est-ce que ça boit, une vache ? ...* la réponse que l'on obtient le plus souvent, même de la part de linguistes cognitivistes mondialement connus (j'ai testé), est : *Du lait. – Réfléchissez mieux.* Ce phénomène s'explique par l'amorçage (*priming*) et le dialogisme : (i) on est habitué depuis l'enfance à rencontrer des co-occurrences lexicales *vache / boire / lait* dans des interactions relatives à la consommation humaine du lait de vache, aussi ce paquet de mot est-il un candidat mémoriel et culturel robuste au réassemblage ; (ii) le *lait* est appelé en réponse (*response*) par le stimulus *blanche* plus fortement que la réponse (*answer*) *eau* ne l'est par la question initiale. Ce mécanisme est d'autant plus vigoureux que le stimulus d'amorçage émane de la première réponse de celui que l'on cherche à piéger et non de l'interrogateur ; en outre, une attitude de méfiance tend à intensifier le recours préventif à la mémoire et aux connaissances valides qu'elle est censée conserver en dépôt – or c'est cette mémoire même qui recueille le trio *boire / lait / vache* responsable de l'erreur et activé par l'amorçage. Cette plaisanterie a valeur d'expérience reproductible *in vivo* en milieu interactionnel et psychosocial : elle fait apparaître la force de la procédure verbale sur le calcul ou la logique et sa capacité à faire tenir des propos organisés par sa cohérence propre au détriment de toute analyse sensée, en laissant même le sentiment que la procédure *est* ou *fait* la logique du raisonnement ou du calcul. L'expérience de cette erreur peut s'avérer troublante pour le cobaye, surtout s'il s'agit d'un expert de la cognition computationnelle.

Le mot n'est ni un désignateur d'objet, ni le label d'un concept, d'une catégorie ou d'une représentation robuste. Le mot opère comme un acte : en tant qu'intervention motrice réelle ou simulée (endophasie) sur le monde dont les corps percevants, il permet de coordonner intersubjectivement la focalisation attentionnelle sur une notion dialogique évolutive. Revenons sur l'exemple de la binarité *cerveau / esprit, brain / mind* en anglais. Dans les deux langues, la même distinction est objectivement évidente parce que deux paires lexicales la constituent en parallèle : à ces deux paires de mots correspond nécessairement une paire d'objets, ou du moins de catégories ou de concepts indépendants du langage et des langues, puisque deux lexiques disjoints s'y conforment. Mais réalisons une expérience, un néologisme à la Lewis Carroll. En anglais, on peut aisément produire le mot-valise *brind*, amalgame de *br(ain)* apocopé et (*m*)*ind* aphérésé. Le mot *brind*, par sa forme même, a la capacité d'activer un réseau notionnel recomposé pertinent : le cerveau en tant que moteur actif de l'esprit, ou l'esprit dans sa dimension cérébralement incarnée. Le mot *brind*, malgré sa transparence *conceptuelle*, conserve de son incongruité *notionnelle* en raison du caractère innovant de son signifiant et de l'absence d'historique dialogique : l'interprétant ne dispose

d'aucune notion construite à travers l'expérience de discours antérieurs, et ce mot ne s'extrait de rien ; seule la motivation signifiante en oriente l'interprétation. Avec cette réserve, force est de constater que ce mot *fonctionne* : par sa forme incarnable, il est capable de faire penser à un concept corps-esprit unifié, non préexistant dans le lexique et ne correspondant pas à un objet du monde préalablement identifié. Au contraire, c'est le néologisme même qui suggère qu'antérieurement nous passions peut-être à côté d'une manière pertinente de « voir » ou produire les choses faute de mode d'accès. En cela, le lexique est porteur d'une *idéologie conceptuelle* : il impose des routines telles que la désintégration *brain / mind* ou, dans le cas contraire, l'intégration *brind* ; il sédimente au niveau des unités de bases des stéréotypes discursifs tels que la disjonction cerveau / esprit. Ainsi, on s'imagine penser inventivement en recomposant librement un lexique désignatif intellectuellement neutre alors qu'en réalité on recompose des fragments conceptuels formellement extraits de discours antérieurs et enregistrant des éléments de sens issus de ces discours ; le lexique est le fonds commun de nos préjugés, et son utilisation, la clé vocale de leur réactivation. Le jeu de mot, qu'il soit d'ordre syntaxique (*louer 1 vs louer 2* selon l'insertion discursive) ou formel (*brain + mind = brind*), a pour vertu première de faire jouer de manière non conventionnelle la dynamique de focalisation attentionnelle et de la mettre en exergue en tant que telle. On retrouve pour une part l'hypothèse Sapir-Whorf selon laquelle une langue, et en particulier son lexique, fournissent une vision conceptualisée du monde construite dans un rapport à un environnement spécifique avec ses conditions matérielles et son mode de vie. Mais on va plus loin en insistant sur l'importance de l'évolution historique du lexique en tant que système de citations dialogiques fragmentées du côté du signifié et en tant qu'intervention dans le monde (plutôt que représentation) pour le signifiant.

LA MORPHOSEMANTIQUE LEXICALE

Dans certains cas, le lexique porte dans sa forme même une ou plusieurs indications procédurales, de nature motrice et sensorielle, sur la manière dont le sens est activé. Dans le lexique anglais, il existe des matrices consonantiques communes à des groupes lexicaux fédérés par un mode d'accès empirique fédérateur (Bottineau 2008). Par exemple, on peut montrer que la séquence <sp> est liée à la notion de rotation, d'éjection par force centrifuge et de projection : elle est commune à *spin* « rotation rapide », « essorage », *span* « envergure » (ailes déployées d'un oiseau), *spear* « javelot », *spit* « cracher », *spew* « vomir », *speak* « parler ». L'élément formateur *sp-* souligne un élément d'expérience sensorimotrice, ici la centrifugation, caractéristique de l'action (*spin*), du comportement d'un objet (*spool* « bobine ») ou de sa manipulation par un humain (*spoon* « cuiller » : s'utilise par un mouvement rotatif ; cf. *spear* « javelot »). Cette convocation est un possible sémiotique fourni comme modèle de conceptualisation fédérateur par la forme du lexique-modèle externe aux sujets : chaque sujet n'est pas tenu de réaliser l'interprétation connotative du submorphème pour que le lexique dénotatif fonctionne (*spoon* peut être compris globalement), aussi chacun réalise-t-il une appropriation personnelle du mot selon le paramétrage du degré d'analyse par les pratiques verbales rencontrées. En l'occurrence, l'accès au submorphème est favorisé par la connaissance des chansons enfantines (*nursery rhymes*), qui par le jeu de la métrique et des rimes en sont richement décorées : une pratique soutenue de ces rites vocaux en milieu scolaire et familial et dans le contexte d'un rapport affectif positif en favorise la prise en compte sémiotique, en particulier chez les experts qui par la suite écrivent, enseignent, prennent la parole écrite ou orale publiquement, et contribuent à entretenir les manifestations formelles de cette cohérence, qui continuera à se présenter comme modèle sémiotique externe quand bien même seule une petite minorité de la communauté se l'approprie effectivement.

Cela signifie qu'il ne s'agit pas de motivation phonosymbolique comparable à l'onomatopée comme on l'a longtemps cru. Rien dans la langue actuelle ne prédispose <sp-> à évoquer la centrifugation, et il n'y a aucune raison de considérer que ce groupe consonnes soit la transduction vocale ou auditive d'une boucle motri-sensorielle non verbale, même avec toutes les synesthésies imaginables : en soi, <sp-> semble « arbitraire » au sens saussurien. Il existe toutefois un modèle, la théorie sémio-génétique de Philips (2009 et 2010), selon lequel ces matrices, traçables jusqu'au Proto-Indo-Européen reconstruit, auraient eu initialement la capacité à évoquer le geste moteur dont l'évènement acoustique résulte, puis auraient par la suite évolué par corrélations articulatoires et relations de contiguïté. Par exemple, le marqueur submorphémique <kn->, dans le lexique le plus ancien, se corréle à l'articulation mandibulaire, comme en breton actuel *genou* « bouche » ou en anglais *to gnaw one's teeth* « faire grincer ses dents ». Par la suite, les mots en *kn / gn* en viennent à désigner d'autres articulation en s'éloignant de celle de départ : (i) articulations corporelles comme le genou (*knee, genou* en français) ; (ii) articulations formées par le rapport prothétique liant le corps à l'objet : *knife* « couteau » ; (iii) articulations formées par l'objet lui-même : russe *kniga* « livre ». Si une telle hypothèse se vérifiait, il existerait un fondement neurologique : chez le chimpanzé, le système de contrôle moteur de la préhension manuelle est activé par la vision d'un objet repéré à proximité de la main ; et lorsque le singe apprend à manipuler des objets avec un bâton, ce système s'active si l'objet est distant mais qu'un bâton est disponible pour le rapprocher (Frith 2007). Ce que suggère la propagation de <kn-> de proche en proche, c'est le recrutement par la motricité centrale <kn-> (mandibulaire) de motricités analogues proches, puis plus distantes et médiées par des objets : le cerveau s'organise en fonction de l'analogie liant le contrôle du geste articulatoire vocal <kn-> et celui de gestes articulatoires non verbaux analogues impliquant d'autres membres et la manipulation ou le comportement d'objets extérieurs ; il fait ainsi d'une pierre plusieurs coups en centralisant autour d'un nombre limité de programmes moteurs le contrôle d'actions hétérogènes mais structurellement analogues et *de facto* contrôlables par le même système de commande. Cette organisation s'explique également par le processus de construction du cortex lors de son développement.

Tout ceci illustre la manière dont (i) une boucle motri-sensorielle profile un processus cognitif par sa forme même, et (ii) un processus historique d'extension analogique recrute des processus biosémiotiques hétérogènes sous le même profil, créant dans le lexique des effets d'unification par les signifiants inexplicables par le phonosymbolisme classique et non imputable à l'expérience subjective individuelle du rapport mot / chose. En anglais, les submorphèmes de ce type sont nombreux : <sp-> pour la centrifugation, <st-> pour l'immobilisation et la rigidité (*stay, stop, still...*), <sw-> pour l'oscillation pendulaire (*swing, swim, sweep...*), <tw-> pour la même oscillation accélérée constitutive de la binarité par le geste (*twitch, two, twin, between...*), <sk-> pour la notion de surface (*scum*) et de plan de coupe (*skin*), de surface plate où s'applique un mouvement de dérapage ou de friction (*skid, skate, scud*). Il existe également un élément formateur -r- en relation avec l'agentivité et le contrôle intentionnel ; ce marqueur apparaît en supplément à une des matrices susmentionnées. On trouve ainsi <st-> (immobilité) + -r- (force agentive) = <str-> « tension » (*string, strong, stretch, strap, strip...*) ; <sp-> (centrifugation) + -r- = projection, aspersion (*spring, spray, sprinkle, sprawl, spread, spruce*) ; <sk-> (surface) + -r- = friction (*scrub, screech, scrum, scramble*). Cet infix -r- ne signifie pas intrinsèquement l'agentivité, il prend cette valeur en co-occurrence avec une matrice consonantique en amont, dont il souligne au demeurant la cohérence notionnelle propre. Certains microsystemes répètent le même marqueur de manière cohérente, comme les verbes aspectuels *start* (commencer : quitter un état de statisme) et *stop* (revenir à l'état de statisme), pour lesquels *st* représente les bornes initiale et finale (alors que dans les langues romanes le même *st* est utilisé pour produire un seuil intermédiaire dans le cadre des périphrases verbales d'inaccompli : espagnol *estar* +

gérondif (*estoy durmiendo* « je suis en train de dormir »). Certaines lexies figées cumulent les marqueurs : *to come to a standstill* « s’immobiliser », *stay still !* « Ne bouge pas ! » ; *to go on a spending spree* « faire une fièvre acheteuse ». L’organisation spontanée du lexique suggère une tendance à l’auto-organisation inconsciemment motivée par des rapprochements analogiques et remotivations ou réfections systémiques intuitives. *Scarce* (< *excerptus*) et *scant* (vieux norois *skammr* « court »), signifiant tous deux « rare », « épars », difficiles à différencier sémantiquement, en sont venus à former une lexie conjointe en raison même de cet effet de bégaiement qui souligne la valeur intrinsèque du submorphème :

- *Most of the land is arid and desert; rainfall is scarce, vegetation scant, and very little of the land is suitable for agriculture. ...*

- *In preparing for a trip to Ethiopia, I found information about the country both scarce and scant.*

- *I wonder what you mean by “scarce” and “scant” resources, Bane. \$20 billion in the last 5 years is scant?* (déconstruction d’une lexie: *scarce* et *scant* ne se différencient pas sémantiquement)

- *Alternative energy sources are scarce and scant. Only one institution reported their use, a pilot photovoltaic installation.*

- *Although it is one of the driest deserts in the world, with scant and scarce rainfall, when it does rain, the wildflowers, like these lupins and colorful yellow flowers, bloom for a short time.* [inversion et figement, en particulier en position épithète].

Les locuteurs y tiennent, et marquent la différenciation avec *both* : la fréquence de l’enchaînement dans cet ordre confère à *scarce* une valeur heuristique (constatation visuelle de la faiblesse quantitative empirique) et à *scant* une valeur herméneutique (jugement de valeur, estimation d’un défaut), avec effet de renforcement, confirmation, et un parcours complet de la découverte à l’évaluation. On observe ici la récupération par la lexie du submorphème <sk-> et la reconstruction dialogique d’une distinction *scarce / scant* par la linéarité.

Pour revenir au mot *langue*, on sait qu’en anglais coexistent le mot roman *language* « langue » / « langage » et le mot germanique *tongue* signifiant justement la « langue » comme organe avant de parler de la « langue linguistique », alors que *language* n’est pas lié à cette notion d’organe en anglais. En revanche, l’anglais a produit une autre remotivation : le mot *slang* « argot » est analysé tantôt comme la troncation par aphérèse et apocope de *thieves’ language* « langue des voleurs », tantôt comme issu du vieux norois *slyngva* ‘to sling’ (projeter comme avec une fronde) ; et on trouve en effet en norvégien actuel les expressions *slengenamn* « surnom » (nom projeté) et *slengja kjeften* « injurier » (littéralement « projeter la mâchoire »). Sur les blogs, certains locuteurs jouent explicitement de ces analogies :

« At any rate, it appears that even the word *slang* itself is colorful. In other words, I sling slang. I slung slang with far-flung, fun-in-the-sun abandon. And so on... ».

Les dictionnaires étymologiques eux-mêmes sont parfois pris au piège de la réorganisation : en principe, *scald* « ébouillanter » < *excaldare* et *scall* « maladie de peau » < vieux-norois *skalli* « tête chauve » ; en pratique *scald* passe souvent pour une variante de *scall*, avec confusion des deux étymons, et il est tout à fait possible que l’amalgame par les dictionnaires correspondent bel et bien à une telle convergence en langue populaire (sans parler de la confusion *scald / skald* « scalde », poète chanteur).

En français, ces structures existent, mais l’hybridation des sources romanes et germaniques a considérablement dilué leurs manifestations. Dans les langues sémitiques, il existe un système pratiquement universel de corrélations motri-sensorielles entre l’articulation phonatoire et l’accès phénoménologique à l’expérience des objets et processus, que Bohas (2006) décrit et théorise dans le cadre de la théorie matrices – étymons – racines. Une telle organisation du lexique n’est pas en soi nécessaire, nombre de langues s’en dispensent, mais elle est efficace, elle est de nature à faciliter la corrélation des mécanismes biosémiotiques verbaux et non verbaux, et donc elle peut plaire à une communauté parlante en satisfaisant ses besoins, auquel cas ses traces se sédimentent de manière plus ou moins cohérente et massive

dans le lexique – faiblement en français, moyennement en anglais, fortement en arabe. Il faut donc y voir une motivation souple, variable en typologie, mais pas un déterminisme ; et il ne faut surtout pas récuser le système dans une langue donnée sous prétexte que l'on ne retrouve pas ailleurs ce que le modèle semble prédire : dans une approche non déterministe des comportements langagiers comme éléments de l'histoire culturelle, les cohérences locales, à la fois aléatoires et motivées, n'ont pas à se reproduire mécaniquement.

LA MORPHOSEMANTIQUE GRAMMATICALE

Du côté de la « grammaire », on constate également que les morphèmes sont structurés par des combinaisons de « submorphèmes » de nature à profiler le processus de construction du sens abstrait. Prenons l'exemple des démonstratifs anglais *this* et *that* « ce ». L'anglais articule ici trois oppositions :

(i) *wh-* « amémorial » vs *th-* « mémorial ». *wh-* « instruit » l'interprétant que l'entité recherchée n'est pas disponible en mémoire de travail (*what book ?*) alors qu'avec *th-* elle l'est (*that book*). Ceci donne lieu à diverses paires : lieu inconnu *where* « où » vs lieu connu *there* « là » ; moment inconnu *when* « quand » vs moment connu *then* « alors ». Hors de telles oppositions, l'instruction mémorielle en *th-* se retrouve dans l'article défini *the* « le », l'adverbe de manière *thus* « ainsi » (= de la manière que nous avons évoquée), le concessif *though* « bien que » ;

(ii) *s* « continu / présent » / *t* « discontinu / interrompu / passé ». *s* instruit l'interprétant de repérer comme présent et continu un élément de sens ciblé, *t* de le considérer comme révolu. Ceci concerne la conjugaison des verbes (*plays / played*), l'approbation (présente : *yes* « oui » ; passée, concession : *yet* « pourtant »), la négation (immédiate : *no*, reprise : *not*) et d'autres. Pour les démonstratifs, *this book* signifie que l'objet repéré (*th-*) est catégorisé comme livre au moment même où on le dénomme, et que l'interprétant doit en découvrir la nature catégorielle à travers l'occurrence désignée. *That book* signifie que l'occurrence désignée est prédéfinie et reconnue comme *book*, la chose étant présentée admise entre les interlocuteurs et non renégociable. De très nombreuses études ont décrit les implications émotionnelles et interactionnelles de cette alternance ;

(iii) *i* « proximal », « immédiat » vs *a* « distal ». Dans le cadre de ces contrastes, *i* instruit l'interprétant de joindre deux entités, et *a* de les disjoindre. Ce contraste se manifeste dans le système des articles (*the / a*), celui des auxiliaires (*be / have*), des interrogatifs (*which / what*). Dans le cas de *this* et *that*, outre les effets matériels de proximité et distance spatiale, se trouve le fait que les processus marqués par les marqueurs *th-* (reprise mémorielle) et *-s / -t* posent un problème de synchronisation opératoire : *th-* et *-s*, tous deux présents, coïncident (*i*) avec l'instant de parole ; en revanche, *th-* (acte présent de remémoration) et *-t* (acte passé de dénomination) ne coïncident pas (*a*) dans l'instant présent où ils sont vocalisés ensemble.

Au niveau des marqueurs complets, il apparaît que *this* est porteur d'un processus complexe articulant la remémoration d'une entité mémorisée (*th-*) et son association immédiate (*i*) à une catégorisation présente (*-s*) pouvant être explicitée par le nom qui suit, alors que *that* articule une remémoration du même type à une catégorie passée (*-t*) dont l'établissement, présumé, est disjoint de l'instant de remémoration (*a*). Pour certains marqueurs, on peut soupçonner un haut degré de solidarité entre le geste articulatoire et la forme schématique du processus interprétatif associé, le « cognème », par exemple la jonction pour *i*, la disjonction pour *a*, la poursuite pour *s*, l'interruption pour *t*. Dans d'autres cas, cette corrélation est beaucoup moins évidente, comme pour le rapport de *th* à la mémoire ou de *n* à la négation. L'idée est que dans ces environnements morphologiques fermés que sont les micro-systèmes grammaticaux, où les effets d'alternances et d'analogies sont aisés à détecter

en raison du nombre limité de participants, il a existé ou existe encore une solidarité biosémiotique entre le geste signifiant et le produit signifié, encore manifeste pour certains, et moins pour d'autres en raison des évolutions divergentes des gestes articulatoires et des formes schématiques. Il en découle des assemblages d'opérateurs cognémiques dont certains semblent « motivés », d'autres pas ; et globalement, des opérateurs grammaticaux qui affichent en toute transparence dans leur signifiant incarnable leur propre « notice de montage » cognitif, biosémiotique. Ce dispositif permet aux marqueurs de centraliser dans leur matrice biomécanique le contrôle de processus sémantiques abstraits, grammaticaux, correspondant à des opérations de mise en relation et de repérages complexes sans invoquer des objets et événements dont l'expérience soit directement mémorable à travers les enregistrements lexicaux de fragments dialogiques. L'abstraction du sens à construire et le défaut d'expérience matérielle tangible de « la deixis », « le passé », « l'irréalité », sont corrigés par la matérialité des actes signifiants par lesquels on les produit, ce qui résout le problème par une solution biosémiotique intégrée aux formes en tant que gestes.

La chose semble difficile à admettre dans le contexte d'une idéologie linguistique dominée par l'arbitraire du signe désincarné et l'autonomie des systèmes lexicaux, morphologiques, syntaxiques et sémantiques. Pourtant le phénomène est très général dans la grammaire de l'anglais, il a été largement décrit, on peut l'éprouver en posant des contraintes méthodologiques qui tiennent compte (a) de la variation de la réalisation des voyelles selon la structure syllabique et accentuelle (cf. *what* et *that*) et (b) des conditions d'activation de la semiosis submorphémique (le *a* de *hat* « ne veut rien dire » parce qu'il n'y a pas de contraste *hit / hat* en système : la semiosis du phonème n'est pas automatique, elle est activée dans le cadre d'oppositions et de réseaux analogiques).

Les submorphologies lexicale et grammaticale sont complémentaires, elles opèrent souvent conjointement : dans le contraste *spin* « rotation rapide » / *span* « envergure », <sp> instruit le dénominateur commun (la centrifugation) et *i/a*, le contraste opération / résultat (*spin* saisit la rotation au moment de son exécution, *span* le produit de son résultat : le déploiement), selon un rapport de variable *i/a* à constante <sp>. Pour le *-n*, on ne dispose pas de contrastes robustes qui permettent de certifier que sa présence participe à la semiosis. De manière générale, les marqueurs lexicaux présentent un ou plusieurs marqueurs submorphémiques sans nécessairement se prêter à une décomposition totale. Les langues sémitiques présentent une illustration spectaculaire du croisement en peigne des submorphologies lexicale et grammaticale, avec d'un côté les schèmes consonantiques pour la classification phénoménologique des expériences sensorimotrices, et de l'autre les radicaux vocaliques pour la classification des mots et la conjugaison des verbes.

L'UNITE LEXICALE COMME UNITE D'ACTION MENTALE

Selon nous le lexique n'est pas fondamentalement fait pour renvoyer à des « choses », des « catégories » ou des concepts », mais pour focaliser l'attention interprétative sur des constructions notionnelles dialogiques dont le mode d'accès est éventuellement spécifié par un ou plusieurs éléments formateurs munis d'une dimension phénoménologique. L'illusion de la catégorie, qui est constitutive de la croyance en la capacité du lexique à parler des « choses » du « monde », tient à la fois à l'oubli du caractère épisodique de la formation de la notion par les interactions, à l'ignorance du fait que la perception est elle-même une construction, et à la certitude du partage interlocutif d'interprétations identiques du même signifiant.

L'opération de focalisation attentionnelle est très fréquemment utilisée en langue populaire. Dans le film *Taxi*, Sammy Naceri s'en prend à un autre automobiliste : *Alors, tu la*

gares, ta bouse ? Une analyse basée sur la métaphore et la catégorie voudrait que « bouse » puisse désigner une voiture en fonction de traits partagés (la mauvaise odeur ?). Si on considère le fonctionnement du mot comme focalisateur attentionnel et non désignateur référentiel, on comprend que dans le cadre de cette interaction, il était très clair que l'on parlait d'un véhicule qui n'avait plus à être désigné comme tel, mais qui pouvait être reconceptualisé autrement : « tu gares ce qui pour toi est une voiture, mais que moi je rebaptise *bouse* ». C'est un acte de re-baptême lexical, ici motivé par la volonté de dénigrer l'objet en le désignant par un mot muni de propriétés négatives (laideur, malodorance, inutilité). De la même manière, « canard » ne peut désigner un journal que dans un contexte où le référent est connu et renommé : *J'en ai marre de ce canard !* On a cherché à expliquer la polysémie du mot « canard » par des origines anecdotiques telles que le cri du vendeur de rue, mais en français actuel, où ces pratiques n'ont plus cours, il est clair que (i) le mot est en situation de rupture tant avec « journal » côté signifié qu'avec « canard » en tant que signifiant unifié, et que c'est cette rupture transgressive qui fait son efficacité pragmatique, psychologique et intersubjective ; et (ii) que le mot est pertinent pour des raisons formelles liées à l'analogie, comme la ressemblance *canard / connard* et, de façon générale, la valeur péjorative du suffixe *-ard*, qui n'en est pas un dans « canard », mais se trouve pris comme tel. En employant *bouse* et *canard*, l'important n'est pas de désigner un objet mais de faire vivre une expérience émotionnelle : le mot opère comme un focalisateur attentionnel sur une réminiscence indésirée ; ce faisant, il refait l'objet désigné. D'un *amplificateur* qui manque de *puissance*, on peut dire qu'il manque de *patate* (*patate < patada* « coup de patte », confondu avec *patate < patatl*) ou de *banane* (symbole sexuel) en tout contexte où la question de la puissance va de soi, alors que « patate » et « banane » peuvent faire l'objet d'autres investissements (*patate* : incapable d'agir ; *banane* ; idem, mais aussi objet dont la peau glissante cause la chute, cf. *se bananer*). Ces emplois, loin de référer au « monde », produisent activement une scénographie mentale créative, volontairement décalée par rapport au percevable, et intrinsèquement signifiante.

De manière plus surprenante, on peut analyser tout le lexique de cette manière, y compris la terminologie spécialisée dans un domaine disciplinaire donné. Considérons le mot *langue* en linguistique et quelques-uns de ses concurrents (*dialectes, patois*). La question est de savoir (i) de quoi il y a lieu de parler, (ii) sur quoi les mots existants focalisent l'attention, (iii) jusqu'à quel point il y a adéquation entre ces niveaux, et (iv) quels néologismes il convient de former le cas échéant.

Une « langue » se reconnaît en premier lieu au fait qu'elle est opposable à d'autres et que toutes sont nommables contrastivement du fait même de cette opposition. Cela ne signifie pas qu'une langue soit un compartiment étanche. Dans la pratique orale des « langues » non écrites, les interactions verbales à l'intérieur et à l'extérieur de la tribu ou du village vont mener au recrutement pour chaque individu de pratiques locales et extérieures qui conduisent à l'hybridation diffuse du système personnel de pratiques interactives, et ceci, reproduit de proche en proche, de village en village, constitue un continuum dialectal où il est difficile de poser des frontières systémiques et aréales même si on constate bien des écarts intersystémiques qui nécessitent la labélisation de « langues » non intercompréhensibles comme le peul et le wolof. On parle alors de compétences épilinguistiques (Auroux) : chaque individu se dote d'un savoir-faire énonciatif et interprétatif interactif (qu'il sait faire varier avec la variation des appariements dialogaux), compétence non explicitement inculquée par une scolarisation institutionnelle ou familiale (rituelle), bien que les usagers ne soient pas démunis d'une certaine conscience métalinguistique et d'un discours sur la diversité des parlars, les caractéristiques du leur, et son rôle symbolique et fédérateur de la communauté. Dans le cas des langues écrites, l'absence de confrontation dialogale directe et la médiation de la trace graphique rend nécessaire une uniformisation univoque des pratiques et la production

d'un code de la parole analogue au code de la route pour la conduite routière : une norme prescrite par des experts et imposée, de gré ou de force, par une autorité institutionnelle et civile.

La « langue » est souvent confondue avec l'inventaire des pratiques incluses ou exclues de la norme. Ceci tient à la commodité de travailler sur l'écrit, qui ne pose pas les problèmes techniques de collecte, d'enregistrement, d'annotation et de formalisation des données, sans compter la dimension éthique et juridique si on veut réellement se doter de corpus d'interactions verbales authentiques et spontanées, nécessairement privées. L'ensemble des pratiques admises forme la langue « standard » ou normée telle qu'elle est prescrite par l'institution (Académie, grammaires, dictionnaires), que l'on peut nommer *métacode* de la langue française, *méta-* signifiant « qui a fait l'objet d'une appropriation consciente, d'une explicitation, et doit faire l'objet d'un apprentissage raisonné ». Le métacode est fait de règles à appliquer, dont l'orthographe, et il comprend une certaine connaissance des catégories descriptives et combinatoires, telles que la dénomination des classes de mots (nom, verbe...), de morphèmes grammaticaux libres et autonomes, des classes fonctionnelles (objet, attribut), des types de propositions, des structures syntaxiques de base, du découpage syntagmatique (groupe nominal, groupe verbal), des faits de corrélation (accord, conjugaison), de certaines catégories morpho-syntaxico-sémantiques (genre, nombre, temps, voix, aspect). La connaissance du métacode se répartit dans les programmes d'enseignement et fait l'objet d'une réflexion terminologique, avec la disparition de certains termes (« verbes défectifs » pour l'anglais : *can, may, must*, etc.) et l'apparition d'autres (« auxiliaire modal » pour l'anglais, opérateur, énonciation, modalisation, complément de rang zéro selon la théorie à la mode et sa capacité à s'imposer en meilleure détentrice d'une description « objective » et didactiquement pertinente).

Face au métacode, se trouve la compétence épilinguistique spontanée (Culioli) que l'on peut nommer *épilangue*. On y trouve l'ensemble des savoir-faire verbaux acquis par entraînement interactif hors de toute sélection et prescription institutionnelle. L'épilangue regroupe l'ensemble des pratiques attestées de manière systématique telles que *si j'aurais su, j'aurais pas venu* ou *ya l'lino qui s'décroche, j'te méfie d'pas trébucher d'sus*. L'épilangue est un système à géométrie variable dont toutes les parties ne sont pas sollicitables conjointement parce qu'elles se forment au gré d'interactions verbales hétérogènes munies de contraintes sociolinguistiques et pragmatiques divergentes et enregistrent des profondeurs dialogiques spécifiques. Ces pratiques sont en partie conformes à celles que retient le métacode, comme l'ordre des pronoms dans *j'te méfie* ; elles sont en parties dissemblables, comme l'emploi des modes dans les phrases conditionnelles, la syntaxe de la négation et les agglutinations (*j'te, ya*) dans les énoncés qui précèdent. Les compétences épilinguistiques concernent le protocole de production dialogale (de production de soi et de l'autre par le dialogue) dans le cadre d'une relation interlocutive spécifique et reconnue telle : la même personne dira spontanément *j'veux pas* ou *je ne veux pas* en fonction du partenaire verbal auquel elle est confrontée et de son entraînement à faire varier plus ou moins consciemment et intentionnellement les protocoles interactionnels et interactifs au gré des situations publiques et privées.

L'épilangue, en tant qu'ensemble de pratiques munies d'une expérience, connaît aussi sa normativité populaire : étant un locuteur de *ch'ti* actuellement sous-entraîné, je peux commettre des « fautes de ch'ti » qui suscitent le rire de praticiens avertis et entraînent des corrections et explicitations métalinguistiques spontanées alors même que le *ch'ti* n'a jamais fait l'objet d'une codification stabilisée et imposée explicitement en milieu familial ou scolaire. Toute épilangue est autorégulée implicitement par un système de reconnaissance du positionnement des pratiques individuelles dans le continuum des variations interactionnelles. En langue des jeunes, une épilangue, il existe la possibilité de former des termes innovants par

inversion syllabique : *arabe* → *be-ara* → *beur*. L'intérêt est à la fois de manifester une rébellion transgressive envers le modèle lexical prescrit par le cadre familial et institutionnel, et de fédérer la communauté sécessionniste par un ensemble de pratiques autorégulé par des règles propres, non explicitement codifiées, mais non moins prégnantes. En suivant le même procédé, un adulte peut créer le verlan *curé* → *récu* → *reuc*, mais des enfants d'une école privée rejettent ce néologisme, tant parce qu'il concerne une personne intouchable que parce que l'adulte est sorti de son rôle en le créant. De même, un enfant peut rejeter l'emploi par sa mère du mot *ton daron* : en l'utilisant, elle co-spécifie des rôles inacceptables de part et d'autre et produit par l'interaction verbale un couplage psychologique et intersubjectif problématique, potentiellement perturbateur s'il se reproduit dans la durée. Toute unité lexicale coproduit des rôles interlocutifs, et pour les unités grammaticales il existe un appareil formel de l'interlocution modélisé par Douay et Roulland.

La question du regard réflexif sur l'épilangue est également au cœur de la distinction langue / dialecte. Pour le linguiste, il n'y a pas de différence quantitative : un dialecte est muni d'un lexique, d'une morphosyntaxe, d'une prosodie, d'un système de complexité « égale » à celle de tout autre langue ou dialecte, et d'une productivité sémantique correspondant aux besoins culturels de la communauté dans le cadre de son mode de vie et de sa culturelle. Et c'est sur ce point que se joue la différence. Le lexique d'un dialecte porte la couleur du mode de vie culturelle d'une communauté sociolinguistique, par exemple le milieu rural gallésant en Haute Bretagne. Le gallo n'a jamais été utilisé pour construire une centrale nucléaire, et son lexique n'a pas intégré spontanément dans son histoire la terminologie correspondant à des domaines d'activités non pratiqués par la communauté gallésante. Pour cette raison, parler gallo co-produit des interlocuteurs en les intégrant dans les structures interactionnelles typiques de ce mode de vie communautaire avec sa culture, comme c'est toujours le cas avec les épilangues. Un dialecte devient une « langue » lorsque la codification par le métacode cristallise dans l'usage une constellation d'épilangues issues de milieux géographiques, socioculturels, ethniques d'une diversité telle que le métacode en perd la capacité à fonctionner comme signature d'une communauté spécifique et comme moteur de co-détermination psychologique dans le cadre des canons de la mentalité qui lui est propre. Parler un français normé identifie le locuteur à un acteur qui se conforme à une norme experte considérée comme porteuse d'une identité nationale de qualité, validée par l'élite intellectuelle et politique, notamment parce qu'elle couvre l'universalité des besoins possibles et non l'universalité des besoins avérés dans un groupe donné.

Les communautés favorables à la défense des épilangues minorisées sont bien conscientes du problème. Dans l'intérêt de leurs enfants, les familles privilégient le français ; et dans l'intérêt du dialecte, ses défenseurs promeuvent le développement de normes lexicales, morphosyntaxiques, orthographiques, de nature à fournir la plate-forme commune recherchée, malgré de nombreuses difficultés : la codification unifiante se heurte à la diversité du continuum épilinguistique, aussi les locuteurs ne se reconnaissent-ils pas dans les solutions d'uniformisation qu'on leur propose (historiquement, le français normé a été imposé par la force, et il n'est pas question que le breton ou le gallo connaissent une promotion analogue) ; et le développement d'une terminologie universelle complète, comme cela a été fait pour le breton de Basse Bretagne, n'est pas nécessairement suivie d'une mise en œuvre interactive spontanée dans les milieux socio-professionnels correspondants, faute d'intérêt économique. Certaines langues régionales européennes sont soutenues efficacement par l'obligation locale (dans le cadre d'un recrutement décentralisé) faite aux candidats à des postes de type fonction publique de passer des certificats garantissant leur capacité à interagir dans la langue régionale avec tout usager le désirant. À l'heure actuelle, de très nombreux « dialectes » épilinguistiques sont en voie de normativisation, généralement achevée pour l'orthographe et

la grammaire, mais plus diversement avancés pour la production du lexique universel non marqué sociolinguistiquement.

Rien que l'accès à la conscience collective de la possibilité de réaliser la tâche est en soi un évènement historique. Dans le cas du gallo, Patrick Dreano a publié en 2006 une grammaire du gallo (460 pages) organisée selon les mêmes critères de classement et de présentation qu'une grammaire du français. L'effet est de rendre visible la richesse, diversité et complexité du système, et de donner l'impression qu'il mérite le nom de « langue ». Dans la préface, l'auteur lui-même précise que son intention initiale était d'inventorier les caractéristiques du parler gallo, et que cet objectif initial s'était mué en projet de réaliser une grammaire à mesure qu'il découvrait que la collection des données et leur présentation conférait à son travail toutes les apparences d'une grammaire *de facto*. On ne peut illustrer plus clairement la manière dont une démarche métalinguistique artisanale et spontanée prend conscience de sa propre dynamique au point de se muer en moteur de la production d'un métacode général, avec pour effet la naissance de la « langue » et son extraction du continuum épilinguistique.

On a montré avec l'exemple *brain / mind / brind* comment un mot focalise l'attention sur une « notion » qui constitue une focalisation ciblée par une tradition discursive. De la même manière, le mot *épilangue* focalise l'attention sur un système de pratiques communautaires, spontanées, non codifiées, caractérisées par un continuum variationnel, mais non démunies d'un système de méta-évaluation profane. *Dialecte* focalise l'attention sur un bouquet de traits recoupant largement ceux d'épilangue, mais s'en distingue en intégrant l'idée de jugement de valeur minorisant, défavorisant, portée par une communauté dominante autodéfinie comme experte et autoritaire relativement à une communauté définie comme profane et soumise (cf. *Le colonialisme linguistique* de Calvet) ; *dialecte* souligne également la relativité de l'ancrage sociolinguistique des pratiques verbales (la dimension culturelle du lexique et de la phraséologie). *Métacode* désigne la sélection des pratiques prescrites par l'autorité et la surimposition d'un parler officiel perçu comme la correction ou l'éradication de l'épilangue selon le degré de divergence qui les oppose. Et le mot *langue*, pour sa part, ne renvoie à rien de précis : il neutralise toutes ces distinctions d'aspect « à l'interne » et focalise l'attention interprétative conjointe sur un bouquet conceptuel d'unification dont le rôle principal est de mettre en scène un effet conceptuel commun auquel nous croyons tous et que nous pouvons opposer à d'autres comme l'anglais, l'espagnol, etc. Le lexique et de manière générale le discours créent souvent un effet de reconnaissance et de certitude satisfaisante et partagée qui tend à se substituer une véritable découverte du sens. En ce sens, le mot *langue* forge nos mentalités et nous porte à croire en l'existence de système de pratiques robustes, uniformes, discrets, opposables, ne se contaminant pas réciproquement, et livrant des résultats solides et garantis. Ceci fait évidemment des faits de contact, d'emprunt, de calque des éléments réfractaires à l'idéologie lexicalisée, et induit des effets secondaires concernant la perception du xénolexique comme une pollution lexicale, une atteinte à la pureté culturelle et une contamination de l'identité communautaire.

CONCLUSION

Le mot *langue*, comme tout métaterme, n'échappe pas au fonctionnement du lexique : il opère comme un focalisateur attentionnel et implique l'avènement aux consciences d'un réseau d'associations d'idées constitué dans les pratiques discursives et interactionnelles. La parole est un mode d'intervention sur le couplage interlocuteurs / environnement dont elle cospécifie les termes relationnels par un enchaînement d'actes biosémiotiques intentionnels. Cette parole est structurée par des pratiques spontanées convergentes formant l'épilangue, que

l'on peut sélectionner, stabiliser et universaliser par un métacode. L'impression que le dire encode des conceptualisations du monde résulte des conditions d'exposition propres aux paradigmes de la linguistique structurale d'un côté et de la linguistique cognitive représentationnaliste de l'autre. Cette conception n'est pas « fausse » au sens où on parvient en effet à réaliser des appariements constructions / formalisations conceptuelles du sens dérivées des méthodes de la psychologie. Mais on ne peut s'en tenir à cela. Il importe également de reconsidérer toutes les pratiques verbales comme des interventions humaines coordonnées sur la relation articulant le couplage individu / groupe / espèce / environnements relatifs à ces niveaux. Ces interventions sont des protocoles biosémiotiques socialement convergents et régulés, et ils participent à la co-constitution distribuée et non localisable de tous les termes relationnellement impliqués. À partir de cette définition, on peut envisager sérieusement la coordination interdisciplinaire de nature à étudier conjointement les manifestations, processus et effets de cette coalition, par les mots, la grammaire, la prosodie, les phrases, sur les sujets, les groupes, les communautés, l'espèce, à tous les niveaux d'historicité et de spatialité, à travers les langues dans leur diversité et le langage dans son unicité universelle. Un tel programme semble de nature à améliorer la compréhension de l'évolution du couplage, de l'auto-détermination de ses orientations, peut-être de sa prise de conscience méta-cognitive et de la prise de contrôle de sa direction pragmatique.

BIBLIOGRAPHIE

- AUROUX S. & MAZIERE F., 2006, *Hyperlangues et fabriques de la langue, Histoire Épistémologie, Langage* 28/2.
- BAKHTINE M., 1977 [1929], *Marxisme et philosophie du langage*, Paris, Minuit.
- BARBIERI M., 2007, *Introduction to Biosemiotics: The New Biological Synthesis*, Dordrecht: Springer.
- BARSALOU, W. L., 2008, « Grounded cognition », *Annual Review of Psychology*, 59, p. 617-645.
- BERGOUNIOUX, G., 2004, *Le moyen de parler*, Paris, Verdier.
- BERENDT J.-E., 1988, *Die Welt ist Klang: Nada Brahma*, Network-Medien-Cooperative, Frankfurt/M.
- BERTHOZ A., 2009, *La simplicité*, Paris, Odile Jacob.
- BOHAS G., 2006, « The organization of the lexicon in Arabic and other semitic languages », in *Perspectives on Arabic Linguistics XVI, Papers from the Sixteenth Annual Symposium on Arabic Linguistics, Cambridge, March, 2002*, ed. S. Boudelaa, Philadelphia, John Benjamins, p. 1-37.
- BOTTINEAU D., 2007, « Ergativité nominale et actance verbale en basque », *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^e Colloque International de l'AIPL, Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Université Paul Valéry, Montpellier, 8-10 juin 2006*, Lambert Lucas, p. 133-141.
- BOTTINEAU D., 2008, « The submorphemic conjecture in English: Towards a distributed model of the cognitive dynamics of submorphemes », *Lexis 2*, Toulouse, p. 17-40.
- BOTTINEAU, D., 2010a, « L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème », in M. Banniard & D. Philips (éds), *La fabrique du signe, Linguistique de l'émergence*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Interlangues, linguistique et didactique, p. 299-325.
- BOTTINEAU, D., 2010b, « Language and enaction », in J. Stewart, O. Gapenne, E. Di Paolo (eds), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*, MIT, p. 267-306.

- BOTTINEAU, D., 2010c, « Les linguistiques cognitives en France, problématiques actuelles », A. O. Tchubaryan, E. I. Pivovarov (éds), *Les sciences cognitives : questions et perspectives, Actes du 1^{er} séminaire franco-russe en sciences cognitives, Moscou, 21-22 septembre 2010*, Académie des Sciences de Russie & Université d'État pour les Sciences Humaines de Moscou, p. 177-222.
- BÜHLER, K., 1990 [1934], *Theory of Language, The Representational Function of Language*, Translated by Donald Fraser Goodwin, Foundations of Semiotics 25, John Benjamins.
- CADIOT P. & VISETTI Y.-M., 2001, *Pour une théorie des formes en sémantiques, motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- CLARK A., 2008, *Supersizing the Mind : Embodiment, Action and Cognitive Extension*. Oxford, Oxford University Press.
- COL G., APTEKMAN J., GIRAULT S. & VICTORRI B., 2010, « Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques », *Cognitextes* 5, Numéro spécial AFLiCo 3 *Grammaires en Construction(s)*, consulté le 01/04/2011 : <http://cognitextes.revues.org/372>
- BERNARD C., FOURNIER J.-M. & PUECH C., 2010, *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Klincksieck.
- CORBALLIS M., 2003, *From hand to mouth: The gestural origins of language*, Princeton, Princeton University Press.
- COURSIL J., 2000, *La fonction muette du langage*, Ibis Rouge Éditions, Guadeloupe, Presses Universitaires Créoles.
- COWLEY S., 2007, « Cognitive dynamics and distributed language », *Language Sciences* 29(5), p. 575-583.
- COWLEY S., 2009, « Distributed language and dynamics », *Pragmatics and Cognition* 17(3), p. 495-507.
- COWLEY Stephen J., MAJOR João C., STEFFENSEN Sune V., DINIS A. (eds), 2010, *Signifying Bodies: Biosemiosis, Interaction and Health*, The Faculty of Portuguese Catholic University.Philosophy of Braga.
- CROFT B., 2009, « Toward a social cognitive linguistics », in V. Evans and S. Pourcel (eds), *New Directions in Cognitive Linguistics*, Benjamins, p. 395-420.
- CULIOLI A., 1968, « À propos du genre en anglais contemporain », *Les langues modernes*, 3, p. 326-334.
- CULIOLI A., 1990 [1981], « Sur le concept de notion », *BULAG n°8*, repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation, t.1 : Opérations et représentations*, Gap, Ophrys, p. 47-65.
- DE JAEGER H. & DI PAOLO E.A., 2007, « Participatory sense-making : An enactive approach to social cognition », *Phenomenology and the Cognitive Sciences* 6(4), p. 485-507.
- DINIS A., 2010, « From my-self to our-selves : the debate on the relational turn in contemporary culture » in COWLEY Stephen J., MAJOR João C., STEFFENSEN Sune V., DINIS A. (eds). 2010. *Signifying Bodies: Biosemiosis, Interaction and Health*, The Faculty of Portuguese Catholic University.Philosophy of Braga, p. 75-100.
- DOUAY C., 2000, *Éléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Presses Universitaires de Rennes.
- DREANO, P., 2005, *Grammaire du gallo*, Label LN, Ploudalmézeau.
- ERARD Y., 1998, « De l'énonciation à l'enaction. L'inscription corporelle de la langue », *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage, n° 11, Mélanges offerts en hommage à Mortéza Mahmoudian, tomes I et II*, p. 91-122.
- EVANS V. & POURCEL S., 2009, *New Directions in Cognitive Linguistic.*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.
- FAUCONNIER G., 1984, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Éditions de Minuit.

- FAUCONNIER G. & TURNER M., 1998, « Conceptual Integration Networks », *Cognitive Science* 22, p. 133-187.
- FELDMAN, J., & NARAYANAN, S., 2004, « Embodied meaning in a neural theory of language », *Brain and Language* 89, p. 385-392.
- FRITH C., 2007, *Making up the Mind*, Blackwell.
- FUCHS C. (dir.), 2004, *La linguistique cognitive*, Paris, Éditions Ophrys.
- GALLESE V. & LAKOFF G., 2005, « The brain's concepts: the role of the sensory-motor system in conceptual knowledge », *Cognitive Neuropsychology* 22 (3/4), p. 455-479.
- GARDINER A. H., 1951 [1932], *The theory of speech and language*, Oxford, Clarendon Press.
- GARDNER H., 1985, *The Mind's New Science. A History of the Cognitive Revolution*, New York, Basic Books.
- GOODY J., 1979, *La raison graphique*, Paris, Minuit.
- GUILLAUME G., 1964, *Langage et science du langage*, Paris & Québec, Nizet & Presses de l'Université Laval.
- HAVELANGE V., LENAY C., STEWART J., 2003, « Les représentations: Mémoire externe et objets techniques », *Intellectica* 35, p. 115-131.
- HOFFMEYER J., 2008, *Biosemiotics : An examination into the Signs of Life and the Life of Signs*, Scranton and London, University of Scranton Press.
- JANET P., 2005 [1889], *L'automatisme psychologique - Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine*, Paris, L'Harmattan.
- JOUSSE M., 2008, *L'anthropologie du geste*, Paris, Gallimard, TEL.
- KELLER P.-H., 2006, *Le dialogue du corps et de l'esprit*, Paris, Odile Jacob.
- KÖHLER W., 1929, *Gestalt Psychology*, New York, Liveright. Trad. française: *Psychologie de la forme*, Gallimard, 2000 [1964].
- KRAVCHENKO A. V., 2004, « Essential properties of language from the point of view of autopoiesis », <http://cogprints.org/4008/01/PropertiesOfLanguage.pdf>.
- LADMIRAL J.-R. & LIPIANSKY E.-M., 1989, *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.
- LAFONT R., 1978, *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion.
- LAKOFF G., 1987, *Women, Fire and Dangerous Things, What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- LAKOFF G. & JOHNSON M., 1980, *Metaphors We Live By*, Chicago, Chicago University Press.
- LAKOFF G. & JOHNSON M., 1999, *Philosophy In The Flesh: the Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, New York, Basic Books.
- LANGACKER R.W., 1987, *Foundations of cognitive grammar*, Stanford, Stanford University Press.
- LAPLANE D., 2000, *La pensée d'outre-mots, la pensée sans langage et la relation pensée-langage*, Institut d'édition sanofi-synthelabo.
- LAVIE R.-J., 2008, « Interspeaker variation and learnability in an exemplar-based productive model », in G. Desgulier, J.-B. Guinard & J.-R. Lapaire (éds), *Du fait grammatical au fait cognitif. From Gram to Mind* (2 volumes), Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- LEROI-GOURHAN A., 1964, *Le geste et la parole. I. Technique et langage. II. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.
- LE NY J.-F., 2005, *Comment l'esprit produit du sens*, Paris, Odile Jacob.
- MCGURK H. & MCDONALD J., 1976, « Hearing lips and seeing voices », *Nature*, 264, p. 23-30.
- MACNEILAGE P.F., 1998, « The Frame/Content theory of evolution of speech production », *Behavioral and Brain Sciences*, 21, p. 499-546.
- MCNEILL D., 2005, *Gesture and thought*, Chicago, University of Chicago Press.

- MATURANA H., 1978, « Biology of language: The epistemology of reality », in G. MILLER & E. LENNEBERG (eds.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, New York, Academic Press, p 27-64.
- MATURANA H.R. & VARELA F.J., 1980, *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*, Reidel, Dordrecht.
- MERLEAU-PONTY, M., 1954, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- NEUMEYER F. J., 2003, « Grammar is grammar and usage is usage », *Language*, 79(4), p. 682-707.
- OGIEN A., 2007, *Les formes sociales de la pensée, La sociologie après Wittgenstein*, Paris, Colin.
- PIAGET J., 1972, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- PHILPS D., 2009, « Conceptual transfer and the emergence of the sign », *CogniTextes* [En ligne], Volume 2 | 2009, mis en ligne le 10 décembre 2009, Consulté le 18 octobre 2010. URL : <http://cognitextes.revues.org/180>
- PHILPS D., 2010, « Stratégies de nomination du corps et émergence du signe linguistique », in M. BANNIARD & D. PHILPS (éds), *La fabrique du signe, Linguistique de l'émergence*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, Interlangues, linguistique et didactique, p. 281-298.
- POIZAT M., 1996, *La voix sourde, la société face à la surdité*, Paris, Métailié.
- POTTIER B., 1992, *Sémantique générale*, Paris, PUF.
- RASTIER F., 1993, « La sémantique cognitive : éléments d'histoire et d'épistémologie », *Histoire Épistémologie Langage*, 15:1, p. 153-187.
- RIZZOLATTI G. & CRAIGHERO L., 2004, « The mirror-neuron system », *Annual Review of Neuroscience*, 27, p. 169-192.
- ROBERT S., (éd.), 2003, *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*, Louvain-Paris, Peeters.
- ROSENFELD I., 1997, *L'invention de la mémoire*, Paris, Champs Flammarion.
- RUHLEN M., 1994, *The Origin of Language: Tracing the Evolution of the Mother Tongue*, New York, John Wiley & Sons.
- SADOWSKI P., 2001, « The sound as an echo to the sense: the iconicity of English gl- words », in O. FISCHER & M. NÄNNY (eds), *The motivated sign, iconicity in language and literature 2*, Benjamins, p. 69-88.
- SHANON B., 1993, *The representational and the presentational: An essay on cognition and the study of mind*, London, Harvester-Wheatsheaf.
- SIMONDON G., 1989, *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier.
- SIMONDON G., 1995, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Paris, Jérôme Millon.
- STEFFENSEN S. V., 2009, « Language, Linguaging and the Extended Mind Hypothesis », *Pragmatics and Cognition* 17(3), p. 677-697.
- STIEGLER B., 1994, *La Technique et le temps 1 : La faute d'Epiméthée*, Paris, Galilée.
- TALMY L., 2000, *Toward a Cognitive Semantics, volumes I and II*, Cambridge, MIT Press.
- TOBIN Y., 1997, *Phonology as human behavior: Theoretical implications and clinical applications*, Durham, NC, Duke University Press.
- UEXKÜLL J. von, 2004 [1934], *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Pocket.
- VALETTE M., 2001, « Le langage comme système complexe et auto-organisé chez Guillaume. Éléments de lecture », in P. DE CARVALHO, N. QUAYLE, L. ROSIER & O. SOUTET, CIPL8 / *La psychomécanique aujourd'hui, Actes du VIII^e Colloque international de psychomécanique du langage, Seyssel, 1997*, Paris, Champion, p. 536-544.
- VALETTE M., 2003, « Énonciation et cognition : deux termes in absentia pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume », *Le français moderne*, Tome LXXI, 1, p. 6-25.

- VALETTE M., 2004, « Conceptualisation and Evolution of Concepts. The example of French Linguist Gustave Guillaume », in K. Fløttum & F. Rastier, (eds.), *Academic discourse – multidisciplinary approaches*, Oslo, Novus, p. 55-74.
- VALETTE M., 2006, *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, collection « Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique », Paris, Honoré Champion.
- VARELA F., THOMPSON E. & ROSCH E., 1993, *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, Cambridge, MIT Press.
- VICTORRI B., 1999, « Le sens grammatical », *Langages*, 136, p. 85-105.
- VYGOTSKY L.S., 1962, *Thought and Language*, E. KAUFMANN & G. VAKAR, eds & trans., Cambridge, MIT Press.
- WILSON M., 2002, « Six views of embodied cognition », *Psychological Bulletin and Review*, 9(4), p. 625-636.
- ZIEMKE T., 2003, « What's that thing called embodiment? », in *Proceedings of the 25th Annual Meeting of the Cognitive Science Society*, Lawrence Erlbaum, p. 1305-1310.